

Livre XVIII^{ème}

La Cour aux Oubliettes

à J-L C..

Sommaire :

Dans le Jardin des Anges	3
Très tôt ce matin... ..	4
Ophelia	5
La Gueule du Néant	6
Blanche Neige	7
Les Larmes de Judas	8
Ballade pour une Douleur Salvatrice	9
Marie	10
Le Dernier Chant de la Sirène	11
La Cour aux Oubliettes	12
Sombre	16
Philémon et Baucis	17
Gwen-a-du	18
Le Fossoyeur	19
Salle des Pas Perdus	20
Ambiguïté shakespearienne	21
L'Ange et la Pie	22
D'un Mot	23
Le Poète et le Fou	25
Finalement... ..	26
Bleu de bleu !	27
Ultima forsan	28

Dans le Jardin des Anges

Dans le Jardin des Anges,
J'ai vu des fleurs étranges ;
Des fleurs en noir et blanc
A l'aspect accablant ;
Des pétales dorés
Sur des lys abhorrés
Aux arômes chlorés ;
Des asters incroyables
En bouquets effroyables !

J'ai vu des nénuphars
Aux coloris blafards
Flotter sur des étangs
Luisants de mille phares ;
J'ai vu des fleurs-crapauds
Des bubons sur la peau
Altérés par les temps
Argentés d'oripeaux.

Sous le soleil levant
J'ai vu des roses blanches
Asticoter le vent
Dans le Jardin des Anges...

*

Très tôt ce matin...

La tourterelle est morte très tôt ce matin.

J'ai été l'enterrer devant la bergerie,
Dans un coffret en bois tapissé de satin.

J'ai été l'enterrer devant la bergerie.
Les moutons n'ont rien dit, ils avaient bien trop faim !
L'herbe avait une odeur de luzerne fleurie...

Les moutons n'ont rien dit, ils avaient bien trop faim.
Et le chien guilleret gambadait sans malice,
Furetant alentour la piste d'un lapin.

Et le chien guilleret gambadait sans malice
Dans le pré en rosée orné de boutons-d'or
Dont j'ai paré l'autel de la tombe factice.

Dans le pré en rosée orné de boutons-d'or,
Parmi les pissenlits aux matins éphémères
Où l'épeire sévit et le campagnol dort.

Parmi les pissenlits aux matins éphémères,
J'ai rangé ma tristesse avec mes souvenirs
Qui reviennent sans cesse hanter mes nuits amères.

J'ai rangé ma tristesse avec mes souvenirs
Dans un coffret en bois tapissé de satin
Que j'ai caché bien loin dans mon puits à soupirs.

La tourterelle est morte très tôt ce matin...

Ophelia

“ Still better, and worse ”

La forêt n'est pas grande, au centre du pays,
Et la biche y côtoie l'hermine et le renard.
Autour d'imprécis prés séparés de taillis
Grandissent l'aubépine et le saule têtard.

A l'ombre d'un noyer stagne un petit étang
Parsemé de lotus aux feuilles pourrissantes.
Des crapauds charlatans y prédisent le temps
A quelques papillons aux ailes frémissantes.

Rien ne paraît troubler la paisible harmonie
De ce décor baigné d'humble mélancolie
Peint par une nymphe artiste intemporelle.

Un rayon de soleil transperçant le feuillage,
D'une femme immobile éclaire le visage.
Dans l'eau froide allongée, elle dort, immortelle...

*

La Gueule du Néant

J'aime à me promener dans les sentiers tranquilles,
Labyrinthe imparfait d'antiques cimetières.
L'air y est reposant, et les soucis futiles
S'envolent en riant sur leurs ailes altières.

Loin des fruits, des rumeurs, loin des hypocrisies,
J'erre indéfiniment parmi les tombes grises,
Derniers lits des héros crevés d'hydropisies,
Epanchements fielleux dans d'agnostiques crises.

Mon esprit fatigué des humeurs des humains
Glisse au bord du néant, parmi les anges noirs ;
Et tout au fond du gouffre où s'ancrent les chemins,
Brillent d'un sombre éclat des millions de miroirs.

*

Blanche Neige

“ Never trust a junkie ”

Je suis le printemps et l'hiver,
L'eau et le feu, l'or et le fer ;

Je suis le noir, le blanc, l'azur,
Le laid, le beau, le clair, l'obscur ;

Je suis la plaie et le couteau,
Je suis l'enclume et le marteau !

J'aime la joie et la douleur,
Je peine en fête, et ris en pleurs ;

Je suis une contradiction
Entre l'amour et l'addiction.

*

Les Larmes de Judas

Qu'as-tu fait, Lucifer, pour mériter l'Enfer ?
Nulle ombre n'adoucit ton visage difforme,
Nul écho en ta gorge aphone ne résonne ;
A croire que ton âme et ton cœur sont en fer !

La Justice est un jeu où le moins puissant perd...
Pour avoir apporté le premier feu aux hommes,
Te voilà enchaîné sur des rochers énormes,
Livré au bec crochu d'un aigle pestifère.

Ton immortalité tourmente ton destin,
Damné au cœur des dieux de l'éternel festin !

Méphitique est ton lit, et le jour interdit
Accable ta douleur – ô Ténèbres sans joie !
Tu souffres, mais ton sang incandescent rougeoie
Comme un tison ardent dans l'œil d'un rat maudit !

*

Ballade pour une Douleur Salvatrice

Fatigué, tu t'assieds sur un tronc abattu.
Tu contemples tes pieds... Quelle aigre angoisse as-tu ?

La mort est incertaine ; il n'y a que l'enfer.
Ta colère est hautaine, elle écrase et enterre.
Tu cries, mais aucun son ne remplit le silence.
Tu pleures, mais de tes yeux nulle larme ne s'élance.

Tu as peur, et ta peur est immense,
Plus grande que ton âme, plus forte que l'amour,
Amère jusqu'au jour qui empoisonne tes jours.

Et tu cries,
Mais tes cris sont en plomb et le silence est d'or.
Et tu pleures,
Mais tes pleurs se défont dans la peur qui dévore.
Et tu souffres...

Fermer les yeux, ne plus maudire
Ni la douleur, ni la souffrance.
Rêver des cieux, et puis mourir
Dans la douleur de l'espérance.

Rêver encore...

*

Marie

La Marie était belle
Dans sa robe en dentelle.
Ses cheveux couleur d'or
Rayonnaient autour d'elle.

Elle avait le visage
D'un Ange à peine sage.
Fille-mère à seize ans,
Son cœur n'avait plus d'âge.

Lasse des tartuffistes,
Elle avait les yeux tristes
De ceux qui ont trop vu
Et qu'on dit " défaitistes ".

A côté de son corps meurtri,
Elle avait laissé cet écrit :

" Vous qui me jugez sans comprendre,
qui avez peur que je ne perde
votre âme au fond de mon cœur tendre,
je vous aime et je vous emmerde ! "

La Marie était belle
Dans sa robe en dentelle.
Elle a saigné ses veines
Dans sa chambre d'hôtel.

*

Le Dernier Chant de la Sirène

L'Océan hennissant
Roule des flots rageurs
Sous un ciel menaçant
Zébré d'éclairs vengeurs.

Un vent sinistre et froid
Fait rouler les galets
Dans le plus grand effroi
Des tourteaux maigrelets.

Sur la grève échouée,
Une Sirène attend
Que la bise enrouée
Vienne arrêter le temps.

Accoudée aux caillasses,
Elle observe au lointain
L'horizon qui s'efface
Au bas d'un ciel d'étain.

Elle chante et son chant
Par-delà l'eau qui gronde
Porte au fond du néant
L'âpre douleur du monde.

*

La Cour aux Oubliettes

Six Chevaliers
Chevauchant destriers
Noblement harnachés
S'en venaient au marché

Acheter l'armement
Ecus et ferrements
Pour mener ardemment
La guerre aux vils manants

L'hirondelle et l'alouette
Vont et viennent – pirouette
Dans la Cour aux Oubliettes

Cinq Damoiselles
Couvertes de dentelles
Parcouraient les venelles
De la cité nouvelle

Choisissant les plus beaux
Chaperons et biaux
Aux vaniteux étaux
De vendeurs de surcots

L'hirondelle et l'alouette
Vont et viennent – pirouette
Dans la Cour aux Oubliettes

Quatre Marchands
Au ventre bedonnant
Comptaient nonchalamment
Leur lourd argent sonnante

Ecu thaler pistole
Sequin besant et sol
Bel or brillant rend fol
Compère Rossignol

L'hirondelle et l'alouette
Vont et viennent – pirouette
Dans la Cour aux Oubliettes

Trois Moinillons
Adroits du goupillon
Tâtaient à tatillon
Leur gros nez vermillon

Dès l'aube magnifique
Ils chantaient des cantiques
A la gloire idyllique
De saints pré-paganiques

L'hirondelle et l'alouette
Vont et viennent – pirouette
Dans la Cour aux Oubliettes

Deux Troubadours
A la pointe du jour
Traversaient les labours
Sous l'œil gai de la Tour

La lyre en bandoulière
Ils entonnaient des vers
D'amours velléitaires
Et de rois centenaires

L'hirondelle et l'alouette
Vont et viennent – pirouette
Dans la Cour aux Oubliettes

Une Licorne
Dans le Pré des Dix Bornes
Regardait d'un œil morne
Cancaner trois tadornes

La brume sur la lande
Tombait en sarabandes
Et comme une humble offrande
S'éteignait la Légende

L'hirondelle et l'alouette
Vont et viennent – pirouette
Dans la Cour aux Oubliettes

*

Sombre

Sous le ciel noir étoilé,
Vogue un navire entoilé...

Lors, le silence se cabre :
Un hurlement craque en cale.
Le mousse à l'âme bancale
A vu un démon macabre...

C'est Méphisto en personne !
Malheur, l'aiguille est rivée,
L'heure ultime est arrivée !
L'horrible glas qui perd sonne !!!

Les hommes fuient, le sang coule.
Seul à bord, le vieux pirate
Sent la Mort claquer sa rate.
Le bateau fuit et s'en coule...

Dessous l'océan défait
Se rit Satan satisfait.

*

Philémon et Baucis

Ils s'aimaient d'un amour absolu et fidèle
Comme deux vieux amants de jeunesse nouvelle...
Il y a tant d'années qu'ils l'ont presque oublié,
Ils avaient accueilli dans leur gîte vétuste
L'ombrageux Zeus tonnant et Hermès Trismégiste
Comme deux bons amis par l'estime liés.
Aujourd'hui, ils sont las des trésors défendus.
Dans les bras l'un de l'autre, ils se nouent et se fondent,
Et s'éprennent racine en des terres profondes
Comme un seul tronc serré à jamais confondu.

*

Gwen-a-du

Jadis on allait racontant
Le dit du mage incompetent.

Fils d'Aphrodite et de Morphée,
Il connaissait toutes les Fées,
Elfes des eaux, Limoniades,
Nymphes des airs, Hamadryades...

Il parlait aux chevreuils, aux loups,
Aux écureuils et aux hiboux,
Et voyageait dans les étoiles
Sur une étrange planche à voile.

C'était un enchanteur notoire,
Mais il n'avait pas de mémoire !
Il oubliait les préambules,
Toutes les magiques formules,

Des divins filtres les recettes,
Et des bocaux les étiquettes !
Un jour, on ne le revit plus :
Dans le Temps il s'était perdu.

De son souvenir, il ne reste
Qu'un petit bout de palimpseste.

*

Le Fossoyeur

J'aime l'odeur du lierre,
Le goût amer de la terre,
Le dur toucher de la bière
En chêne, en pin ou en pierre.

Je suis le gai Fossoyeur
Du quartier des Aboyeurs !

Pour moi un os est un os !
Dans la gueule d'un molosse,
Ou tout au fond d'une fosse
Rien n'est plus concret qu'un os !

Je suis le gai Fossoyeur
Du quartier des Aboyeurs !

Et puis des fois je mélange
Les pieds, les bras, les phalanges ;
J'assemble des corps étranges
A la grande joie des Anges.

Je suis le gai Fossoyeur
Du quartier des Aboyeurs !

*

Salle des Pas Perdus

Ils ont l'air cons tous les deux,
Lui sur la chaise, elle debout
Devant l'évier, regards vitreux,
Pendant que sur le gaz l'eau bout.

Ils ont l'air de deux enfants sages
Qui ont été pris à mentir ;
Et on devine à leurs visages
Qu'ils ont du mal à se tenir.

Parce qu'ils se sont éloignés
De quelques faux pas, elle et lui,
Le remords les a empoignés.
Le temps a tourné à la pluie...

Sans haine, ils se sont déchirés,
Et les voilà vides d'amour...
On entend les mouches voler
Dans la cuisine au petit jour.

*

Ambiguïté shakespearienne

Comment sortir de cette pièce ?

La vie est une comédie,

Et nul procès n'y remédie.

Il faut que, tout bon, on acquiesce !

Ni côté cour, ni par jardin,

Point de sortie hors de la scène !

C'est le Destin qui nous l'assène :

Il n'est de réveil qu'au matin.

Etre ou pas être n'a de sens

Que dans l'art fin de l'éloquence.

Jouer, tricher, maquiller d'or

Les faux airs de notre allégresse...

Comment sortir de cette pièce ?

Y a-t-il donc quelqu'un dehors ?

*

L'Ange et la Pie

La neige a recouvert les maisons et les champs ;
Les chemins, les étangs, les arbres, tout est blanc.

On respire la paix et la sérénité,

Rien n'en paraît troubler la douce humilité.

La bise du matin fait voler des paillettes
Qui vont tourbillonnant décorer les branchettes

Des sapins assoupis du petit bois voisin.

Le décor est posé – dehors, je me sens bien.

Sur un pieu de clôture, une pie grièche

Guette un ange éphémère illuminant la neige.

On dirait un tableau – mais c'est juste un poème...

...Je t'aime

*

D'un Mot

« Au début était le Verbe
et le Verbe était vivant. »

Un mot est bien plus que des lettres
En ordre précis assemblées ;
C'est un outil servant et maître
Qui ne se soumet pas d'emblée.

D'un mot, je bâtis un Empire,
D'un mot, je détruis une vie.
D'un mot, je révèle le pire,
D'un mot, je suscite l'envie.

D'un mot, j'efface les remords,
Je les transforme en points d'appui.
D'un mot, je fais face à la mort,
Je la déguise et je la fuis.

D'un mot, je deviens défenseur
Des orphelins et des bannis,
Des assassins, des violeurs,
Des chats, des chiens ou des souris.

D'un mot, je condamne l'ami
Loyal et sûr, mais incompris.
D'un mot, enfin, je magnifie
L'être aimé dont je suis épris.

Mais un mot seul n'a aucun sens
Sans tout le pouvoir qu'on lui prête ;
Il ne doit sa reconnaissance
Qu'à l'être humain qui l'interprète.

*

Le Poète et le Fou

Le Poète :

- Je crée avec mes mots des sonnets magnifiques
Qui hantent la tempête en virelais magiques...

Le Fou :

- Ah, vous créez ? Eh bien, vous êtes donc un dieu,
Dou di da, tout puissant et miséricordieux !

Le Poète :

- Vous ne comprenez pas ! Je ne suis qu'un artiste,
Un jongleur de soleils, un humble trapéziste.
Tel un peintre ou sculpteur, mon or n'a pas de prix ;
Ce que j'écris n'existe que dans mon esprit !

Le Fou :

- C'est bien ce que je dis, vous êtes orgueilleux
Comme un dieu, da dou di, sévère et merveilleux...
Jaloux, vous enfermez toutes vos créatures
Qui ne sont que des mots, des points et des ratures.

Le Poète :

- Je professe que l'Art est l'aboutissement
Absolu, éternel, de l'embellissement
Du sublimement Beau, du Parfait, du Génie,
Enfin quoi, du Zénith de la Pure Harmonie,
Et que tout ce qui brille est l'œuvre des Géants
Dont le cœur trop petit erre en un corps béant !!!

Le Fou :

- Quel écart y a-t-il entre votre Génie
Et cette extrémité qu'on appelle Folie ?
L'Art est un papillon qui ravit les regards ;
Piqué sur un carton, il éteint tous ses fards.
Ce qui brille est peut-être l'œuvre d'un Géant ;
Mais ce qui veut paraître est l'œuvre du Néant.
Dou da di da da... Hoplà !

*

Finale...

Dans la nuit noire amie, un cœur se met à nu.
Son passé l'a trahi, son destin se disperse
Entre un avenir vide et un futur adverse.
Son doute absurde en lui le mine en continu.

La pénombre accentue au plus cru l'inconnu
Qui frôle la folie en volutes diverses
Tournoyant ridicule au centre d'une averse
De raisonnements tors en un flot soutenu.

La vie est une farce ironique et amère
Qui commence en douleur et finit en poussières.

La mort se rit de tout, y compris des desseins
Grotesques des humains imbus de préjugés ;
Du début à la fin, les enjeux sont grugés.
On n'est pas des martyrs angoissés ni des saints.

*

Bleu de bleu !

Salut vieux frère,

Ça fait déjà longtemps que je voulais t'écrire,
Bientôt plus de deux ans – du meilleur et du pire...
Mais le temps passe et sans vouloir trouver d'excuse,
Il fallait que s'écrase un peu mon âme obtuse.
Te voilà donc au loin à compter les étoiles,
Découvrant l'univers comme on peint une toile
Par petits bouts hachés de couleurs magistrales
Se fondant çà et là en mille aubes astrales...

Tu me manques, l'ami ! Sans toi, la route est noire,
Et le jour bien trop long sans ton rire gaillard !

Tu rêvais d'une Terre où chacun serait Roi,
Reine ou Princesse ou Prince, où l'Amour serait Loi,
Sans guerres, sans soldats, sans haine et sans rancœur,
Une Terre de Paix, de Justice et de Cœur...

Je pourrais rajouter des lignes à ce texte,
Mais les mots me font mal – rimer serait prétexte.
Et merde ! aux cons qui croient que le monde est à eux.
Ils jugent ce qu'ils voyent et mentent – Bleu de bleu !

Dis-moi un peu , vieux frère, que fais-tu donc là-bas ?
Merci pour ta lumière, et... on se reverra !

*

Ultima forsan

Chaque soir, je m'envole au Royaume magique,
Chaque nuit, je m'en vais au Pays Enchanté.
Mes rêves sont peuplés de décors magnifiques
Où flottent des rais d'or par la Lune enfantés.

J'y marche sur le vent à longues enjambées
Parmi les iris blancs, les bolets sataniques,
Humant dans l'air serein le parfum entêté
De lotus enivrants aux effluves tragiques.

Mais la nuit est trop courte et l'esprit au cafard
Pour qui reprend la route au petit jour blafard...

Comme un humble rimeur, sans aucune manière,
J'aimerais bien encore, avant de disparaître,
Sur du papier vélin, d'une plume légère,
Ecrire une chanson, la dernière peut-être :

Je veux aller
Les poches vides
Et le cœur plein
Le pas léger
Sans une ride
Et sans venin

Marcher tranquille
Le nez en l'air
Cheveux au vent
Sentir subtile
L'odeur des terres
Âcre des champs

Rire à la vie
Héler les cieux
Avec les merles
Cueillir l'épi
De grains précieux
Comme des perles

Qui pousse au bord
Des sillons blonds
Ourlés d'argile
Des prés du Nord
Plats et profonds
Verts et fertiles

Je veux aimer
La fleur qui pousse
Entre les ronces
Rose fanée
Cruelle et douce
Sœur de mes songes

Boire à la source
Originelle
Des eaux sauvages
Faire la course
Aux coccinelles
Dans les bocages

Entendre au soir
Le chant du loup
Hélant la meute
Et entrevoir
Les reflets flous
D'une amourette

M'asseoir transi
Sur la margelle
D'un puits profond
Et m'assoupir
Entre les ailes
D'un Ange blond

Je veux enfin
M'envoler vers
D'autres soleils

Et qu'aux confins
De l'Univers
D'ambre et de miel

Je m'évapore
En gouttes d'ombre
Souffle d'étoile

Sans cœur ni corps
Simple âme sombre
Nue et sans voile

Et puis plus tard
De l'au-delà
Revenu vieux

Sous le regard
De Medusa
Fermer les yeux

Ultima forsan...

* *

La Cour aux Oubliettes - v1.2

SpinpAt 2002 - spinnoypat@yahoo.fr

Cette création est mise à disposition sous licence Creative Commons

Vous êtes libres :

- de reproduire, distribuer et communiquer cette création au public
- de modifier cette création

Selon les conditions suivantes :

- Vous devez citer le nom de l'auteur original.
- Vous n'avez pas le droit d'utiliser cette création à des fins commerciales.
- A chaque réutilisation ou distribution, vous devez faire apparaître clairement aux autres les conditions contractuelles de mise à disposition de cette création.
- Chacune de ces conditions peut être levée si vous obtenez l'autorisation du titulaire des droits.

<http://creativecommons.org/licenses/by-nc/2.5/>

